



Traduction et re-création : du didactisme d'Alphonse X aux premiers romans d'aventures castillans

Translation and re-creation: From Alfonso X's didacticism to the first Castilian novels

Carlos Heusch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/9125>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 67-80

ISBN : 978-2-84292-861-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Carlos Heusch, « Traduction et re-création : du didactisme d'Alphonse X aux premiers romans d'aventures castillans », *Médiévales* [En ligne], 75 | automne 2018, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/9125> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Tous droits réservés

Carlos Heusch

Traduction et re-création : du didactisme d'Alphonse X aux premiers romans d'aventures castillans

Les récits d'aventures – qui englobent, *grosso modo*, une bonne part de la littérature d'invention autre que l'épique – apparaissent en Castille relativement tard. Il faut, en effet, attendre la toute fin du XIII^e siècle et surtout les premières décennies du XIV^e siècle pour voir émerger une nouvelle littérature qui ne se confond point avec l'épique, qui peut être assimilée au roman en prose et qui raconte essentiellement les errances et vicissitudes de personnages principaux facilement identifiables à l'univers de la cour : reines ou princesses, nobles ou chevaliers. Or, la particularité de cette éclosion littéraire hispanique est qu'elle se fait d'abord par le biais d'un processus croissant, dès la dernière décennie du XIII^e siècle, de traductions de textes d'origine française.

Un exemple frappant de ce processus se trouve dans ce qu'on appelle généralement la « matière arthurienne », qui ne commence à exister vraiment en Castille, à partir de traductions de la Post-Vulgate¹, que sous le règne personnel d'Alphonse XI, soit à partir de 1325. Il y avait certes une certaine connaissance de cette matière littéraire dès le siècle précédent, en raison notamment des échanges culturels liés au pèlerinage de Saint-Jacques et de la perméabilité culturelle avec le Portugal où se développent les premières traductions ibériques des textes arthuriens. Une telle perméabilité avec le Portugal est visible à l'époque d'Alphonse X de Castille, un souverain qui avait grandi en bonne partie en Galice et avait adopté la langue galégo-portugaise pour sa production poétique et dont le beau-fils, le très

1. On appelle « cycle Post-Vulgate » ou « Roman du Graal » le cycle romanesque arthurien en prose composé entre 1230 et 1240 dont on n'a plus de manuscrits complets, certaines œuvres devant être recomposées à partir de traductions comme les ibériques *Baladro del sabio Merlín* ou les *Demandas* castillane et portugaise. Il est composé de trois parties : 1) l'histoire du saint Graal ; 2) l'histoire de Merlin et 3) l'histoire de la *queste* et la mort du roi Arthur qui évoque aussi la mort du roi Marc (cf. les *Demandas* ibériques).

francophile roi du Portugal Alphonse III, avait longtemps vécu en France et était même devenu comte de Boulogne après son mariage en 1238 avec Mathilde de Dammartin. Tout cela fait qu'il est possible d'imaginer que l'on ait évoqué à cette époque, dans les cours castillanes, des personnages comme Arthur ou Lancelot, mais force est de constater qu'il n'y a pas eu d'œuvres spécifiques en langue castillane ayant circulé sur de tels sujets, y compris au sein de ce que l'on a appelé « la littérature perdue » hispanique².

Comment expliquer alors cet élan nouveau vers les récits d'aventures français au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, qui va déboucher sur des créations autochtones comme le *Livre du chevalier Zifar* ou le premier *Amadis de Gaule*, tous deux en grande partie achevés vers la fin du règne d'Alphonse XI ? Quels sont les textes nouvellement traduits, comment le sont-ils, à la demande de qui et dans quel but ? Pour répondre à ces questions, il nous faut tout d'abord revenir à la situation des traductions dans la Castille du XIII^e siècle, point de départ des grands mouvements de traduction vers le castillan, attendu que les traductions des siècles précédents se firent presque exclusivement vers le latin.

Les traductions en Castille au XIII^e siècle

Avant l'avènement d'Alphonse X (30 mai 1252), les traductions en castillan ne sont pas très nombreuses et sont intimement liées à des circonstances spécifiques de production. Dans le domaine littéraire, la mise en place de la poétique du métier de clergie³ impliquait une forme de *translatio* puisque ce courant poétique, très lié aux activités de la jeune université de Palencia (fondée vers 1212), s'est fixé comme objectif majeur la vulgarisation de

2. Je renvoie aux travaux d'Alan Deyermond sur ces œuvres « perdues » de la littérature hispanique dont on connaît l'existence de manière indirecte seulement : A. D. DEYERMOND, *La literatura perdida de la Edad Media castellana. Catálogo y estudio, I. Épica y romances*, Salamanque, 1995. Pendant longtemps, David Hook a cherché des traces de matière arthurienne castillane antérieures au XIV^e siècle, notamment dans la toponymie et l'onomastique : D. HOOK, « Esbozo de un catálogo cumulativo de los nombres artúricos peninsulares anteriores a 1300 », *Atalaya*, 7 (1996), p. 135-152. Sur la question de la littérature arthurienne dans la péninsule Ibérique, on peut consulter le récent ouvrage coordonné par D. HOOK, *The Arthur of the Iberians. The Arturian Legends in the Spanish and Portuguese Worlds*, Cardiff, 2015, qui réunit d'importants travaux de Paloma Gracia, José Manuel Lucía Megías, Carlos Alvar, entre autres.

3. Le métier de clergie (*mester de clerecía*) est un courant poétique qui démarre en Castille au début du XIII^e siècle dans les milieux lettrés de l'Université de Palencia. Les nouveaux poètes qui se réclament de ce mouvement vont défendre l'idée d'une poésie de la contrainte formelle, fondée sur une vision très stricte de la strophe qu'ils se sont choisie : le tétrastrophe monorime alexandrin, en opposition aux libertés formelles des « jongleurs » qui, eux, pratiquent plutôt l'anisosyllabisme inhérent à la poésie narrative chantée. Les premières œuvres de ce « métier de clergie » sont une version castillane de l'histoire d'Alexandre (*Libro de Alexandre*) et la poésie de Gonzalo de Berceo.

textes latins. Il en va ainsi des œuvres hagiographiques du poète Gonzalo de Berceo, qui sont le *romanceamiento* (la mise en roman) de *miracula* et d'*exempla* latins. Dans un tel contexte, la traduction consiste à faire, comme le dit Berceo, un discours en « clair roman (*román paladino*) dans lequel le peuple a coutume de parler avec son voisin⁴ ». Il en va de même pour l'une des œuvres littéraires majeures de la première moitié du XIII^e siècle qui relève aussi du métier de clergie, le *Libro de Alexandre*, adaptation libre du *Roman d'Alexandre* et, plus particulièrement, de l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon.

À côté des traductions littéraires à partir de textes latins, promues par les milieux universitaires (et assez francophiles) de l'Université de Palencia, nous avons les traductions que l'on peut associer à la politique culturelle du roi Ferdinand III, qui vont marquer profondément les choix castillans en matière de traduction pendant tout le XIII^e siècle. Ce sont des traductions ou adaptations d'œuvres didactiques, sapientiales et scientifiques réalisées surtout à partir d'œuvres arabes. Cette ouverture au didactisme oriental s'explique matériellement par les campagnes militaires de Ferdinand III sur les royaumes d'al-Andalus, surtout après son accession au trône du Léon, en 1230, qui a scellé l'union politique définitive des deux principaux royaumes centraux de la Péninsule. Ainsi, Ferdinand III pourra prendre les unes après les autres, entre 1230 et 1248 (année de la prise de Séville), les grandes capitales des dernières taïfas et les trésors bibliographiques qu'elles renferment. Le prince Alphonse – dont le goût pour les lettres commençait déjà à poindre – supervisa sans doute lui-même le versant culturel et bibliographique des dernières conquêtes de son père. Mais cette ouverture s'explique aussi par la thématique des textes trouvés : ils ont la particularité de faire surtout partie du corpus de la science politique telle qu'elle était entendue en terre d'islam. Il s'agit donc d'un didactisme à teneur politique qui intéressait particulièrement le roi castillan Ferdinand III et son héritier, le futur Alphonse X, pour qui la science politique sera, bien entendu, l'une des « sciences royales ».

On peut sans doute faire remonter aux dernières années du règne de Ferdinand III⁵ la version castillane du *Kitāb Sirr-al-asrār*, connue sous le

4. « Quiero fer una prosa [...] en román paladino // en qual suele el pueblo [...] fablar con so vecino » (GONZALO DE BERCEO, *Vida de Santo Domingo de Silos*, 2ab). Notons que pour parler de son discours en vers, Berceo emploie le terme *prosa*, au sens de l'adjectif latin *prorsu*. Voir B. DARBORD, « Typologies et registres de langue », dans J. BERLIOZ et O. GUYOTJEANNIN éd., *Langues médiévales ibériques, domaines espagnol et portugais*, Turnhout, 2013 (« L'atelier du médiéviste », 12), ch. 8 : « Écrire pour distraire : poésie, narration et fiction (*mester de juglaría y mester de clerecía*) », p. 432.

5. Aux dires de Lloyd A. Kasten : « Por eso se puede quizá fechar la obra de mediados del siglo XIII, tal vez a fines del reinado de Fernando III o durante los primeros años del reinado de Alfonso X » (SEUDO ARISTÓTELES, éd. L. A. KASTEN, *Poridat de las poridades*, Madrid, 1957, p. 11).

nom de *Poridat de las poridades*, l'un des traités politiques les plus diffusés dans l'Occident médiéval. Cette traduction castillane fut faite directement à partir de l'arabe et non à partir des deux versions latines du *Secretum secretorum*, celle de Jean de Séville (1112-1128) et celle de Philippe de Tripoli (vers 1220), même si ces versions étaient également connues dans la péninsule Ibérique – y compris dès le XII^e siècle pour ce qui est de la version brève, comme le prouve la référence de Petrus Alfonsi dans sa *Disciplina clericalis*⁶ – et allaient donner le *Secreto de los secretos* castillan. Dans le même esprit, et sans doute dans l'entourage du prince Alphonse, vont être traduits de l'arabe différents recueils de sentences qui vont constituer la base du corpus gnomique ou sapientiel castillan. Tel est le cas du *Libro de los buenos proverbios* (vers 1250), traduction du *Kitāb adāb al-falāsifa* de Hunayn ibn Ishāq (803-873), point de départ de la collection de sentences et biographies d'al-Mubashshir ibn Fātik, réalisée en 1048-1049⁷, qui fut aussi traduite un peu plus tard, dans les premières années du règne d'Alphonse X, avec le titre *Bocados de oro* ou *Bonium*⁸. Ces traductions sont plus ou moins à l'origine de collections autochtones comme le *Libro de los doce sabios* – dont la première version pourrait être très précoce, vers 1237, sous le patronage de Ferdinand III⁹ –, ou, de manière plus manifeste, le recueil intitulé *Flores de filosofía* (composé vers 1255) et son amplification connue sous le nom de *Libro de los cien capítulos*, dont la réalisation pourrait être postérieure, sans doute des premières années du règne de Sanche IV, selon Bizzarri¹⁰. Ces deux dernières œuvres ont une dimension politique évidente et prônent l'idée d'une monarchie forte, comme celle qui apparaît dans la *Segunda Partida* d'Alphonse X. Enfin, et toujours en rapport avec ces recueils gnomiques, on peut aussi citer le cas de l'*Historia de la doncella Teodor*, qui est une adaptation assez libre, remontant aux débuts du règne

6. D'après H. Ó. BIZZARRI, « Difusión y abandono del *Secretum secretorum* en la tradición sapiencial castellana de los siglos XIII y XIV », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 63 (1996), p. 95-137 (p. 97). Petrus Alfonsi évoque l'« epistula sua quam Alexandro regi composuit » (PEDRO ALFONSO, *Disciplina clericalis*, éd. E. DUCAY et M. J. LACARRA, Saragosse, 1980, p. 116).

7. Le titre exact en arabe de cette œuvre est : *Kitāb mukhtār al-ḥikam wa-maḥāsin al-kalim*.

8. Pour les problèmes de datation de cette œuvre, voir la synthèse de M. HARO dans C. ALVAR et J. M. LUCÍA MEGÍAS éd., *Diccionario filológico de literatura medieval española. Textos y transmisión*, Madrid, 2002, p. 224.

9. On pense maintenant que le *Libro de los doce sabios* n'est pas, en effet, une traduction mais un recueil réalisé directement par des Castillans à partir d'autres textes, notamment arabes. Sa genèse se ferait en trois étapes, selon H. Ó. BIZZARRI, « Consideraciones en torno a la elaboración del *Libro de los doce sabios* », *La Corónica*, 18/1 (1989), deux versions datant de Ferdinand III, une courte de ca 1237 et une version amplifiée postérieure, puis la version alphonsoine, de ca 1255, qui contient un éloge de Ferdinand III.

10. H. Ó. BIZZARRI, « Las colecciones sapienciales castellanas en el proceso de reafirmación del poder monárquico (siglos XIII y XIV) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 20 (1995), p. 35-73.

d'Alphonse X, d'une des versions arabes médiévales présentes en Espagne du conte de l'esclave Tawaddoud, recueillie dans *Les Mille et Une Nuits* (et dont le titre français est « La docte sympathie »).

Ce mouvement de traductions de recueils gnomiques ou sapientiaux arabes est contemporain d'un autre élan traducteur, émanant aussi de la maison royale, et qui concerne, cette fois, les recueils d'*exempla* arabes, surtout dans leur versant politique. Dans cette conception de la science politique, les récits d'invention et plus particulièrement la fable animalière sont le parfait pendant du savoir apophtegmatique, fondé sur l'*auctoritas* des sages anciens. Ainsi, en 1251, le prince Alphonse commande la traduction du plus grand recueil arabe de fables politiques, le célèbre *Kalila wa Dimna*, version islamisée au VIII^e siècle par Ibn al-Muqaffa, provenant d'une très ancienne collection brahmanique de fables enchâssées, très proche du *Pañchatantra*. Cette traduction castillane, le *Calila e Dimna*, est capitale, non seulement en raison de sa fidélité par rapport à la source et de sa qualité littéraire intrinsèque, mais aussi et surtout parce qu'elle signe l'acte fondateur de la prose littéraire dans la langue castillane que le futur Alphonse X voulait mettre en place, le *castellano drecho*, langue de cour, de diffusion culturelle, et surtout langue de l'*imperium*, langue de la terre sur laquelle s'étend le pouvoir royal. Il s'agit donc d'une traduction directement pensée et supervisée avec de telles visées par le pouvoir et le résultat en est un chef-d'œuvre littéraire dont la fortune fut considérable pendant tout le Moyen Âge, notamment auprès des princes et grands seigneurs hispaniques. À la suite du *Calila*, le frère d'Alphonse, l'infant Frédéric (« infante don Fadrique ») qui séjourna longtemps à Séville après sa conquête en 1247, décida d'être à son tour le commanditaire de la traduction d'un autre recueil oriental de contes, achevée en 1253. Il s'agit du *Sendebâr*, qui demeure le témoignage le plus ancien de la branche arabe de cette très ancienne collection indienne ou persane qui allait connaître nombre d'avatars et qui se diffusera dans l'Occident médiéval à partir de la version grecque – *Syntipas* – puis latine – *Historia Septem Sapientium* –, puis dans les différentes langues romanes (*Roman des sept sages*, *Dolopathos*, etc.). Le *Sendebâr* du prince Frédéric est donc une traduction directe de la version arabe aujourd'hui perdue mais dont la structure et le contenu restent assez proches de la branche grecque. À la différence du *Calila*, la dimension politique et la fable animalière ne sont pas prédominantes, puisque le choix des contes est surtout déterminé par l'intrigue : les arguments misogynes des sept sages pour sauver le prince, et les apologues de la reine pour condamner son beau-fils. Ces deux traductions, le *Calila* et le *Sendebâr*, émanant toutes les deux de deux princes de sang castillans, vont mettre en place la littérature exemplaire en castillan. Leur qualité et fortune y sont sans doute pour beaucoup dans la pérennité castillane du recours à l'*exemplum* littéraire, encore très présent, de manière presque surprenante,

dans un roman d'aventures chevaleresques comme le *Livre du chevalier Zifar*, dans le premiers tiers du ^{xiv}^e siècle, contemporain toutefois du *Livre du comte Lucanor* de Juan Manuel, chef-d'œuvre castillan de la littérature exemplaire.

L'ère Ferdinand-Alphonse passe donc surtout, en matière de traduction, par cette adaptation castillane du didactisme oriental fondé sur la sentence et sur l'*exemplum*, en rapport direct avec le savoir pratique : la science politique et l'éthique. En effet, ces souverains ont voulu doter la Castille d'un savoir politique, moral et scientifique qui se trouvait, dans leur esprit, nécessairement dans les bibliothèques d'al-Andalus. C'est pour cela qu'au didactisme dont nous avons parlé il faudrait d'ailleurs ajouter toutes les traductions en castillan d'œuvres scientifiques arabes dans les domaines des sciences royales (astrologie, lapidaires, etc.) et même théologiques, car n'oublions pas que c'est Alphonse X qui commanda en 1264 une traduction castillane aujourd'hui perdue de la version arabe (aussi perdue) de l'*Échelle de Mahomet*. C'est à partir de cette version castillane que furent faites les autres traductions en latin et en français. Dans d'autres domaines, en revanche, les sources des alphonsins seront bien différentes. En effet, cette période, surtout pendant la trentaine d'années du règne d'Alphonse X, est aussi caractérisée par une « castillanisation » d'autres textes comme la Bible et les grandes chroniques. Les œuvres historiographiques majeures d'Alphonse X, à savoir l'*Estoire d'Espagne* et la *Grande et Générale estoire*, ont été rédigées en adaptant des sources historiographiques latines (Paul Orose, Pierre le Mangeur, etc.) ou françaises (comme *L'Histoire ancienne jusqu'à César*), mais aussi à partir de versions castillanes de la Bible qui ont été commandées dans une espèce d'étape préliminaire à la phase de rédaction de l'histoire elle-même. Il en va de même de certains auteurs latins comme Ovide qui est utilisé comme une source historiographique, comme l'a prouvé Irene Salvo García¹¹.

Il convient de dire un mot sur les techniques de traduction suscitées par l'entourage alphonsin, c'est-à-dire pour la période comprise entre 1247 et 1290 : Alphonse X veut faire du castillan une « langue d'État » (qu'on veuille bien nous passer l'anachronisme), ce qui signifie qu'il érige cette langue en langue du droit, de l'histoire, de la science et des lettres. Le caractère territorialiste de la doctrine politique du monarque, comme on le voit dans la *Segunda Partida*, implique une défense et illustration de la langue « de la terre », considérée non pas comme une langue « vulgaire », mais comme la seule et unique langue du royaume, une langue qu'il va appeler « langage d'Espagne » (*lenguaje d'España*). Par conséquent, le travail de traduction ne présuppose pas la subordination de la langue cible

11. I. SALVO GARCÍA, *Ovidio en la General estoria*, Madrid/Lyon, 2012, thèse dactylographiée téléchargeable [en ligne] : <https://repositorio.uam.es/handle/10486/10266> [consulté le 12 septembre 2018].

par rapport à la langue source, idée très ancienne héritée de la première traductologie – celle de Jérôme, Boèce et d'autres Pères de l'Église (le latin est inférieur au grec, les langues romanes au latin, etc.) – qui débouche sur ce que l'on appelle l'« objection préjudicielle¹² », voire sur l'affirmation de l'intraduisible ou, tout du moins, de la traduction comme pis-aller¹³. Au contraire, pour des raisons qui tiennent à la politique linguistique du monarque, la traduction alphon sine privilégie le postulat méthodologique d'une équivalence entre les langues et, par conséquent, celui d'une *équivalence* sémantique et pragmatique entre le texte source et sa traduction, comme le suggère Irene Salvo García au sujet des traductions présentes dans la *General estoria* d'Alphonse X¹⁴. Mais cela implique aussi un refus de ce que les linguistes des langues en contact appellent l'« interférence positive », dont la manifestation aiguë serait le néologisme. Dans les traductions alphon sines, on ne rencontre donc comme mots latins que ceux qui ont été approuvés de longue date par un usage séculaire. Si tel n'est pas le cas, il faut toujours choisir les mots appartenant à la langue cible, c'est-à-dire ceux que les linguistes hispanistes appellent *términos patrimoniales* (« mots populaires » en français, opposés aux mots dits « savants »), appellation qui me paraît mieux correspondre à la vision alphon sine de la langue : la langue de la terre est un *patrimoine* revendiqué comme tel. Il suffit de comparer le lexique de la Vulgate et celui de la *General estoria*, comme l'a fait Monica Castillo, pour comprendre aisément ce refus du latinisme au profit de l'expression castillane « patrimoniale ». Quelques exemples suffiront : « Aeterna » est traduit par *durables por siempre* ; « multiplicationem » par *amuchigamiento* ; « plenitudo » par *llenerumbre* ; « iracundo » par *sañudo* ; « fallacia » par *falsedat* ; « vias rectas » par *carreras derechas*, etc. J'ai pris volontiers des termes latins qui, par ailleurs, allaient assez rapidement (surtout au xv^e siècle) entrer dans la langue courante castillane. Le calque est pour Alphonse X un pis-aller qui équivalait, de fait, à un déni de traduction. La traduction doit donc se faire dans une langue « pure ». Il convient d'autant plus de le signaler que, au siècle suivant, on traduira bien autrement, avec beaucoup plus de calques et

12. Voir, à ce sujet, la très utile mise au point d'Anna Svenbro qui étudie les théories de la traduction des Pères chrétiens dans un article à mon avis fondamental : A. SVENBRO, « Jérôme, Augustin, Boèce. Prolégomènes à toute traduction médiévale qui voudra se présenter comme science », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 41 (à paraître en 2018).

13. Au sujet de l'« objection préjudicielle », Anna Svenbro cite, fort à propos, l'ouvrage de Jean-René Ladamiral : « Singulièrement, quand il s'agit de traduction, la réflexion commence d'abord par s'interroger sur la possibilité même de cette pratique qu'elle prend pour objet ; bien plus, la tendance lourdement prédominante est de conclure à l'impossibilité théorique de traduire ! C'est là un paradoxe bien étrange et, semble-t-il, tout à fait propre à la traduction » (J. R. LADMIRAL, *Traduire. Théorèmes pour la traduction*, Paris, 1994, p. 85).

14. Voir I. SALVO GARCÍA, « La traducción en la historiografía alfonsí: una lectura teórica », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 41, à paraître en octobre 2018.

d'interférences de la langue source, qu'il s'agisse du latin ou, comme dans le domaine littéraire qui nous intéresse ici, du français.

Si on récapitule, cette présentation, *a priori* exhaustive, du travail de traduction pendant le XIII^e siècle en Castille, fait apparaître deux éléments fondamentaux. Le premier concerne l'importance du pouvoir politique dans les choix et les techniques de traduction. À l'exception du cas de figure, somme toute assez particulier, du *premier* métier de clergie et qui n'occupe que les décennies à l'orée du XIII^e siècle, force est de constater que les traductions, qu'elles soient de l'arabe ou du latin, sont commandées et supervisées par la royauté – le roi ou les infants, sous Ferdinand III ; le roi seul, sous Alphonse X. Dans ce domaine, l'influence du pouvoir est telle que, même quand on n'a pas de documents mettant en évidence que telle ou telle traduction a été faite à la demande d'un prince, le choix du texte à traduire (sa nature, sa thématique, ses origines, etc.) est à ce point en phase avec la politique royale (presque « d'État ») en matière de traduction, que cela équivaut de fait à une commande. On ne traduit que ce que le pouvoir politique veut voir traduit et rien d'autre. Cela nous conduit au deuxième élément : si on ne traduit que ce que le roi juge bon d'être traduit, cela explique sans doute pourquoi il y a d'immenses lacunes textuelles en Castille qu'on ne trouve pas forcément dans les autres royaumes européens. En effet, la part de la littérature dite de divertissement ou tout simplement de fiction qui ne serait pas explicitement didactique (comme dans le cas de la fable ou de l'*exemplum*) est en Castille, à cette période, plus que réduite ; elle est, pour ainsi dire, inexistante. On peut imaginer que la vision alphonsine du savoir et de la traduction a fait avorter toute tentative de traduction dans les domaines considérés par lui comme « vains et plaisants », pour paraphraser Jean Bodel au sujet de la matière de Bretagne. Et si jamais il y a eu des tentatives, celles-ci n'ont laissé aucune trace manuscrite, ce qui revient, pour ainsi dire, au même. L'exemple le plus flagrant – que j'évoquais plus haut – est celui de la matière arthurienne dont la Castille n'a aucune trace écrite en castillan avant le règne d'Alphonse XI.

Les nouvelles « matières » de traduction : vers la littérature d'aventures chevaleresques

On ne peut pas vraiment savoir ce qu'un Alphonse X pensait de la littérature arthurienne et on ne saura jamais ce qu'il aurait fait de cette matière telle que la traite Geoffroy de Monmouth dans son *Historia regum Britanniae* qui est l'une des sources utilisées par les auteurs de la *General estoria*. Étant donné que les collaborateurs d'Alphonse n'eurent le temps que de commencer la sixième partie qui correspond à l'ère chrétienne, on ne pourra jamais savoir si Alphonse aurait souhaité inclure le règne d'Arthur dans son

histoire universelle¹⁵. Il y a peut-être aussi une différence à faire entre l'oral et l'écrit. Les descriptions de la vie de cour qui sont faites dans les *Partidas* laissent légèrement entrouverte la porte pour une présence exclusivement orale des aventures chevaleresques au sein des « jeux » de la cour¹⁶. Mais la conception alphonsine de la science et du savoir barre assurément la route de l'écrit, de la lettre, à de telles aventures relevant davantage de la *fantasía*, de l'*antojanza*, pour reprendre des termes chers à l'atelier alphonsin¹⁷, que de la raison et de l'histoire. On peut déduire des paratextes alphonsins que, pour le monarque, l'espagnol écrit est là pour constituer, au contraire, un « espace de certitude », pour reprendre l'expression de Rodríguez Velasco¹⁸, duquel les inventions littéraires doivent être exclues. Dès lors, il n'était sans doute pas souhaitable d'inscrire de telles inventions dans la lettre, à travers le processus de la traduction écrite.

Sur le plan culturel, le règne de Sanche IV s'inscrit à la fois dans la continuité et la rupture. Continuité pour ce qui est de la volonté de contrôler la production textuelle et donc les traductions ; continuité aussi pour ce qui est de la primauté donnée au didactisme par le biais des sentences et des *exempla*. J'ai déjà évoqué, plus haut, certaines versions amplifiées de recueils gnomiques qui dateraient de cette époque. Nous avons aussi le vaste traité, achevé vers 1293, *Castigos e documentos del rey Sancho IV*, sans doute l'un des recueils médiévaux en castillan d'*exempla* les plus copieux, mêlant tradition orientale (parfois orale) et tradition occidentale – celle des *exempla* latins –, mais qui doit aussi et avant tout être compris comme un miroir des princes. Les *Castigos* marquent aussi le point de départ de la production au service de la royauté du groupe de lettrés que l'on associe à l'école cathédrale de Tolède et qui va consommer la rupture que j'évoquais avec les ateliers alphonsins auxquels, d'une certaine manière, ce groupe va

15. La *General estoria* annonce, cependant, qu'il sera question plus loin des rois de Bretagne ayant succédé à Casibellan (« adelante diremos dellos en sus logares e en sus tienpos », *General estoria*, 5^a Parte, ms. Esc. r-I-10, f. 179r).

16. Voir J. RODRÍGUEZ VELASCO, « Espacio de certidumbre. Palabra legal, narración y literatura en *Las siete partidas* (y otros misterios del taller alfonsí) », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 29 (2006), p. 423-451. Dans cet article, l'auteur oppose l'espace juridique fondé sur la certitude et un espace courtisan avec d'autres règles, comme celle du *retraer* (donc l'oralité) où une certaine forme de fiction orale est envisageable.

17. Rappelons la définition qui est donnée de la *fantasía* dans le *Setenario* d'Alphonse X, souvent évoquée pour justifier les critiques faites, de son temps, à la « fiction littéraire » : « Fantasía es crençia más sin recabdo que esta, porque viene assí commo enfermedat. E ca, bien assí commo el enfermo que ha la fiebre e mayormiente en la cabeçça se le antojan muchas cosas que non son assí, otrossí la fantasía faz entender muchas maneras de opiniones desaguasadas al omne e que non son de la guisa que él cuyda. Et por esto ha este nonbre commo cosa que se faze e se desfaze aýna en manera de antojança. Et en esta veen sienpre las cosas temerosas porque nasce de ramo de malenconía » (*Setenario*, Toledo, Biblioteca Capitular de la Catedral, ms. 43-20, f. 14v-15r).

18. Voir J. RODRÍGUEZ VELASCO, « Espacio de certidumbre... ».

se substituer. La finalité manifeste des nouveaux « ateliers » de la royauté va être de remettre les savoirs sur le chemin de l'orthodoxie chrétienne, quelque peu délaissée, pensait-on, par l'universalisme et le rationalisme alphonsins. Ce processus commence, cependant, par la traduction d'une œuvre née à l'ombre des ateliers alphonsins, *Li livres dou tresor* de Brunetto Latini que traduisent Pero ou Pascual Gomez et Alonso de Paredes, médecin à la cour de Sanche IV. Il est possible que cette traduction remonte au moins en partie à l'époque d'Alphonse X (qui apparaît parfois comme destinataire du texte), mais, en tout cas, elle a eu l'effet d'orienter la production intellectuelle du règne de Sanche vers l'encyclopédisme. Sans doute a-t-on pensé, cependant, qu'il fallait insister davantage sur un encyclopédisme chrétien, d'où le choix encouragé par Sanche IV lui-même de créer une version castillane de l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis, à partir des nouvelles versions du ^{xiii}^e siècle circulant alors en Europe qui associaient les sciences naturelles (cosmologie, biologie, médecine, géologie...) au corpus théologique. Le *Lucidario* espagnol, achevé sans doute peu de temps après les *Castigos*, soit autour de 1293, est une libre adaptation du traité d'Honorius, dans laquelle le lecteur trouve certaines allusions à des « dérives » doctrinales hispaniques en lien avec les enseignements de la « philosophie naturelle », derrière lesquels pourraient même se trouver des allusions à un averroïsme hispanique direct¹⁹.

Les traducteurs de Sanche vont s'éloigner de la politique alphonsine en matière de traduction avec le choix de créer à partir de textes français une grande œuvre littéraire portant sur les exploits des chevaliers croisés. On peut se demander si les raisons de ce choix ne tiennent pas au sentiment que l'on a pu avoir d'un vide textuel laissé par la production alphonsine en matière de littérature chevaleresque ; une production qui avait enfermé ces thématiques guerrières dans les limites strictes de l'épique légendaire du passé lointain (dans la *General estoria* avec la matière thébaine, par exemple) ou de l'histoire du passé hispanique relativement récent (dans l'*Estoria de España* avec les mises en prose des chansons de geste castillanes). Dans tous les cas, ce qui faisait défaut à tous ces textes, c'était l'idée d'une chevalerie fondée sur l'exaltation de la foi chrétienne. C'est sans doute pour cela que les traducteurs de Sanche se sont tournés vers la « matière de France », une matière associée dès Jean Bodel, à la chevalerie spirituelle de « la loi chrestienne²⁰ » et orientée vers la thématique de la croisade. Le résultat de cette vaste entreprise de traduction, qui a dû mobiliser une équipe substantielle de collaborateurs eu égard au nombre important de

19. Voir F. MÁRQUEZ VILLANUEVA, « El caso del averroísmo popular español (hacia *Celestina*) », dans R. BELTRÁN, J. L. CANET éd., *Cinco siglos de Celestina. Aportaciones interpretativas*, Valence, 1997, p. 121-132 ; C. HEUSCH, « Juan Ruiz and the Heterodox Naturalism of Spain », *Romanic Review*, 103 (2012), p. 11-47.

20. JEAN BODEL, *Chanson des Saisnes*, éd. A. BRASSEUR, Genève, 1989, t. I, v. 15.

textes français convoqués, est le livre intitulé *Grande conquête d'outre-mer* (*Gran conquista de ultramar*), composé vers 1293, dont les origines françaises sont explicitement annoncées dès le départ, où l'on précise aussi que c'est le roi Sanche qui a commandé ce travail : « Ce livre de la grande histoire d'outre-mer [...] manda traduire du français en castillan le très noble don Sanche, roi de Castille²¹. »

La *Gran conquista de ultramar* n'est la traduction d'aucune œuvre française connue aujourd'hui, même si des versions postérieures françaises se rapprochent de l'œuvre castillane, comme le poème *Le chevalier au cygne et Godefroi de bouillon* (vers 1356), ce qui pourrait alimenter la thèse d'un archétype commun perdu. La *Grande conquête* espagnole pourrait donc être la simple traduction d'une version non encore identifiée qui mêlerait toutes les sources que convoque le roman castillan, à savoir les continuations en français de l'*Historia* de Guillaume de Tyr (*Estoire Eracles*), les versions en prose de plusieurs chansons du cycle de la Croisade (*Chevalier au cygne* et *La Fin d'Élias*, *Enfances Godefroi de Bouillon*, *La Chanson d'Antioche*, *Les Chétifs* et *Jérusalem* et l'occitane *Cansó d'Antiocha*), ainsi que des interpolations de poèmes comme *Berte aus grans pies* ou le *Mainet*, et bien d'autres textes dont tous n'ont pas toujours été correctement identifiés²². Si, en revanche, les traducteurs ne suivent pas un archétype, on peut penser qu'ils ont cherché à fusionner divers types de textes français pour fabriquer une œuvre en accord avec leurs intentions. On y trouvera donc de l'histoire épique, du merveilleux, de la spiritualité et, surtout, une conception spiritualiste de la chevalerie qui est celle du « sanchisme » et des lettrés de l'école cathédrale de Tolède. C'est pourquoi le cœur de cet assemblage textuel tourne autour de la figure de Godefroi de Bouillon, qui incarne un héroïsme chevaleresque entièrement fondé sur la ferveur religieuse dans la défense de l'éphémère « royaume » franc de Jérusalem.

Le plus intéressant pour les questions qui nous occupent est que, certes, de prime abord, ce texte prend ancrage dans le genre de la chronique, de cette *historia* qu'Alphonse X plaçait au-dessus de tout soupçon. Mais, très rapidement, le texte s'ouvre à toutes sortes d'aventures chevaleresques qui n'excluent pas une certaine forme de merveilleux. On assiste ainsi à une espèce de dissolution de l'histoire au profit de la fiction romanesque,

21. « Este libro de la Grant estoria de Ultramar [...] mandó sacar de françeses en castellano el muy noble don Sancho, rey de Castiella » (éd. L. COOPER, Fr. M. WALTMAN, Madison, 1989, f. 258b, *apud* F. GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa medieval castellana*, I. *La creación del discurso prosístico : el entramado cortesano*, Madrid, 1998, p. 1031).

22. On attend avec impatience la soutenance prévue pour la fin de l'année 2018 de la thèse de M. WERNICKE-CARRASCO, *La gran conquista de Ultramar. Estudio filológico y preparación de una edición crítica del ms. BNE 1187*, dirigée par R. Eberenz et H. Bizzarri à l'Université de Lausanne, qui devrait jeter un peu de lumière sur les sources de cette œuvre.

comme le suggère Gómez Redondo²³, dont on peut penser, vu le succès manifeste de ce texte, qu'elle a créé un nouveau public et un goût nouveau pour la fiction d'aventures chevaleresques.

Dès lors, on ne sera pas étonné de voir que, quelques années plus tard, sans doute après la mort du roi Sanche IV (1295) qui entraîna la régence de sa femme – la reine Marie de Molina –, se développe une nouvelle entreprise de traduction de textes français tout à fait centrés sur les figures féminines : des saintes martyres d'abord, puis des reines et des princesses mises en danger par de mauvais chevaliers. Le résultat de ce nouvel élan traducteur est recueilli dans un codex conservé à l'Escorial avec la cote h-I-13, composé exclusivement de textes français traduits en castillan. Ce codex, réunissant quatre vies de saintes et cinq récits chevaleresques, est fondamental car il met en scène un glissement progressif de la matière hagiographique vers la matière chevaleresque, laquelle, peu à peu, va prendre son autonomie par rapport au modèle religieux. En ce sens, le dernier conte, intitulé *Carlos Maynes*, qui est le témoignage le plus complet conservé de l'histoire de la *Reine Sebile* aujourd'hui perdue, est tout à fait emblématique de ce triomphe de la fiction chevaleresque sur les modèles littéraires antérieurs, y compris le modèle hagiographique. Cette anthologie est donc le maillon fondamental qui permet à la Castille de s'ouvrir pleinement à une littérature d'aventures chevaleresques.

À partir de ces traductions du codex de l'Escorial, on va avoir en effet des productions autochtones comme le *Livre du chevalier Zifar*, qui présente de nombreux échos thématiques avec certains romans du codex de l'Escorial (comme le *Plaçidas* ou le *Rey Guillelme*), ou même le premier *Amadis de Gaule*, dont le héros n'est pas sans rappeler le chevalier Esmeré du *Otas de Roma*. Il me semble que, contrairement à la chronologie proposée parfois, cette éclosion du roman d'aventures chevaleresques, fonctionnant déjà comme une espèce de roman courtois, ne se fait pas du vivant de la reine Marie de Molina († 1322), mais quelques années après sa mort, dans le contexte du règne personnel d'Alphonse XI, soit après 1325. C'est aussi à cette époque que se multiplient les traductions castillanes des œuvres de la Post-Vulgate arthurienne et *a priori* aussi les premières versions castillanes du roman de *Tristan*. Vers 1344, le glosateur castillan²⁴ du *De regimine*

23. « El relato histórico de Guillermo de Tiro y sus continuadores, de concepción y carácter verosímiles, se va a ver envuelto por una serie de canciones de gesta, ya prosificadas, que en un principio cumplieron una serie de funciones, pero que ahora, sencillamente, disolverán el rigor de una historia conocida [...] en un ámbito de relaciones fantásticas, cuyo sentido principal podría ser [...] el de volver a despertar el interés por esta materia » (F. GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa medieval castellana...*, p. 1039). Un peu plus loin, ce même critique parle de « esta especial manera en que la *historiografía* se disuelve en la ficción » (p. 1056, je souligne).

24. Traditionnellement, on attribue la paternité de ces gloses à un certain Juan García de Castrojeriz, mais la complexité de la tradition manuscrite de cette version glosée du traité

principum de Gilles de Rome évoque le succès, à ses yeux pernicieux, des romans d'*Amadis*, de *Tristan* et du *Chevalier Zifar* – dont la dernière partie, consacrée aux aventures de Roboán, correspond déjà totalement à l'esthétique du roman arthurien²⁵ :

Certains se disent si glorieux qu'ils ne font rien d'autre que de ressembler aux chevaliers sans en être : leurs chevaleries sont évoquées par les femmes, comme le dit le poète Aenius ; ceux-là disent merveille d'*Amadis* et de *Tristan* et du chevalier *Zifar* [...] et ils se comptent parmi les bons bien qu'ils soient exécrables...

La citation du glossateur castillan de Gilles de Rome prouve qu'en moins de vingt ans, et après tout un siècle pendant lequel le pouvoir a été hostile à de telles thématiques, la littérature d'aventures chevaleresques était devenue, grâce aux traductions des textes français, ce qu'on appellerait aujourd'hui un grand succès commercial.

La conclusion de cette enquête est que la traduction a longtemps été, dans la Castille médiévale, profondément intentionnelle et presque programmatique. Comme on l'a déjà dit, le pouvoir politique a joué un rôle fondamental dans le choix de ce qui a été traduit et, au contraire, de ce qui ne l'a pas été. Le didactisme politique du règne d'Alphonse X cède la place au spiritualisme de Sanche IV, mais celui-ci trouve aussi dans la « matière de France » un goût nouveau pour des aventures chevaleresques qui allaient bien au-delà des conceptions alphonsines du strict discours historique. Lorsqu'Alphonse XI met en place, avec sa favorite Léonor de Guzman, une nouvelle littérature de cour, résolument tournée vers les goûts de la courtoisie française, la cour castillane était déjà prête à accueillir cette nouvelle conception de la fiction, véhiculée par les nouveaux romans chevaleresques. Cela signifie également que la traduction a joué aussi, dans

de Gilles de Rome nous interdit aujourd'hui de l'affirmer. En revanche, je remercie Matthias Gille-Levenson d'avoir vérifié que la glose citée à la note suivante sur *Tristan*, *Amadis* et *Zifar*, se retrouve bien dans les versions les plus anciennes du texte et *a priori* fait partie de la version dite « A » de la « glose castillane » que l'on peut faire remonter, au moins sur le plan codicologique, au dernier tiers du XIV^e siècle, et non pas dans les versions suivantes qui datent plutôt du XV^e siècle.

25. « Algunos son tan gloriosos que no facen fuerza de cosa del mundo sino de parecer e semejar caballeros e no lo son, ca sus caballerías cuentan entre las mugeres, de las cuales dice el poeta Enio, que estos cuentan maravillas de Amadís e de Tristán e del Caballero Cifar e cuentan de haciendas de Marte e de las de Aholes e pónense entre los buenos maguera ellos sean astrosos. Ca tales ni han arte de lidiar ni uso en las armas, ca más entienden en lozanías que en caballerías. E por ende no son dignos de los poner en las haciendas graves ni ningún cabdillo puede ser seguro dellos, ni los deve llevar consigo » (JUAN GARCÍA DE CASTROIERIZ, *Glosa castellana al Regimiento de principes*, éd. J. BENEYTO PÉREZ, Madrid, 1947-1948, p. 361).

ce contexte, un rôle capital dans la structuration et l'évolution des genres littéraires, mais aussi des représentations dans l'imaginaire. L'institution de la chevalerie semble, par exemple, avoir subi de plein fouet les effets des discours la concernant émanant de ces nouveaux textes de fiction. Forcément, les chevaliers, lecteurs de Tristan, Amadis et Zifar, pour reprendre la triade de la glose citée, ne seront plus du tout comme avant et, surtout, ils ne voudront plus être comme avant, de même qu'ils ne seront plus du tout perçus de la même façon par les autres groupes de la société castillane médiévale. En ce sens, on serait presque tenté d'affirmer que les traductions ont pu avoir, dans ce contexte, le pouvoir de changer le monde.

Carlos Heusch - École normale supérieure de Lyon, UMR 5648 (CIHAM)

Traduction et re-création : du didactisme d'Alphonse X aux premiers romans d'aventures castillans

L'article recense les principales traductions réalisées en Castille au XIII^e siècle dans l'entourage du pouvoir (Ferdinand III, Alphonse X et Sanche IV) en insistant sur leur caractère programmatique : la primauté donnée au didactisme oriental tient aux implications politiques de ce genre littéraire. L'auteur précise également quel est le *modus operandi* de ces traductions, notamment celles qui ont été faites sous l'égide d'Alphonse X. Avec Sanche IV, la Castille s'ouvre à une nouvelle vague de traductions tournées vers la très spiritualiste « matière de France ». Mais cela constitue le point de départ de récits d'aventures chevaleresques traduits du français qui vont donner les premières œuvres castillanes aux accents arthuriens comme le *Chevalier Zifar* ou le premier *Amadis de Gaule*.

Alphonse X, Amadis, didactisme, politique, roman de chevalerie, Sanche IV, traduction, Zifar

Translation and re-creation: From Alfonso X's didacticism to the first Castilian novels

The author lists the main translations undertaken in thirteenth century Castile within the circle of power (Kings Fernando III, Alfonso X, and Sancho IV), focusing on the programmatic character of these translations. The author shows that the superiority given to the oriental didacticism is due to the political implications of this literary genre. He also details the *modus operandi* of these translations, in particular those that were made under the authority of King Alfonso X. With the next monarch, Sancho IV, Castile opened itself up to a new wave of translations focused on the highly spiritualist "matière de France." This was the starting point for narratives about chivalric adventures translated from French such as *The Book of the Knight Zifar* or the earliest *Amadis de Gaula*, which were to give the first Castilian works an Arthurian dimension.

Alfonso X, Amadis, chivalric romance, didacticism, politics, Sancho IV, translation, Zifar